

LA FIÈVRE AU CORPS

Photographe des bas-fonds et des écorchés, Antoine d'Agata ne cesse de repousser les limites. Au Mexique, en Libye, ou en immersion dans les rues et les hôpitaux durant le confinement, il capture une humanité qui brûle. Et révèle les souffrances qu'on préfère cacher.

Par Laurent Rigoulet
Photos Antoine d'Agata

Comme partout, comme toujours, Antoine d'Agata est de passage. Il ne reste pas. Nul endroit n'est fait pour ça. Il faut bouger, sinon « *la vie s'épuise* ». En ce jour d'hiver sous couvre-feu où il reçoit dans son QG de l'agence Magnum, en contrebas de Montmartre, il s'apprête à prendre l'avion pour le Mexique. Il s'en va retrouver les quartiers de nuit en lisière des villes, les drogues, les bars, les bordels, les hôtels, la « zone », « *la transe, la descente aux enfers, la quête en spirale...* » Le photographe part sans savoir, sans prévoir, comme il le fait depuis trente ans, juste quelques numéros de téléphone, la conscience vague du danger et le désir de s'immerger, de plonger dans les marges, là où ça brûle, parmi les écorchés, les damnés, les paumés de la terre. Pour se mêler à eux, se frotter à eux, provoquer les situations et les expériences. « *Photographe afin de repousser les limites physiques de l'existence.* » Son sac est prêt, il est léger, il ne transporte jamais grand-chose, ses appareils, des carnets de notes, les plans d'un livre à venir sur la violence hallucinée du Mexique, qu'il parcourt depuis des décennies. Un ouvrage qui mêlera les langages et les genres comme il en a pris l'habitude, photos, peintures, dessins, écrits, pensées, sensations, citations... Des livres, Antoine d'Agata en publie beaucoup, qui enregistrent ses dérives et sont vite épuisés. Il recommence sans cesse, pas de début, pas de fin, il faut toujours se remettre en jeu.

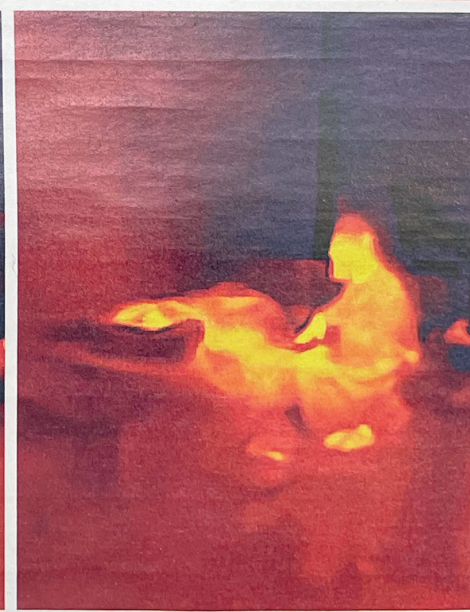
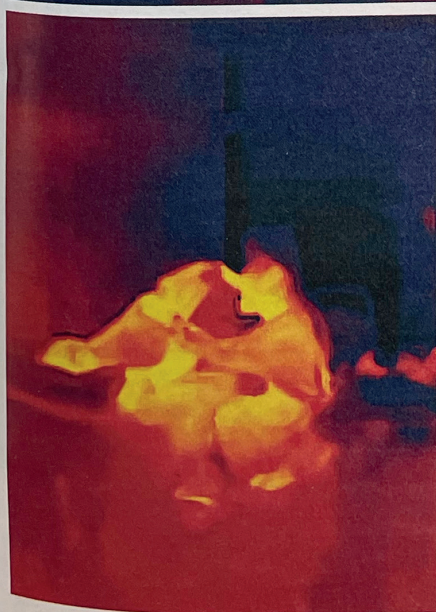
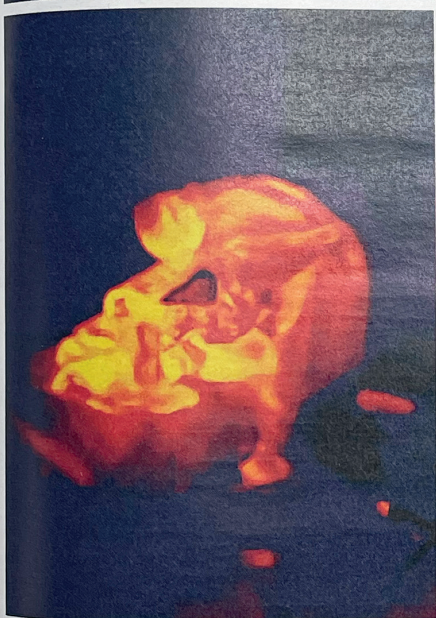
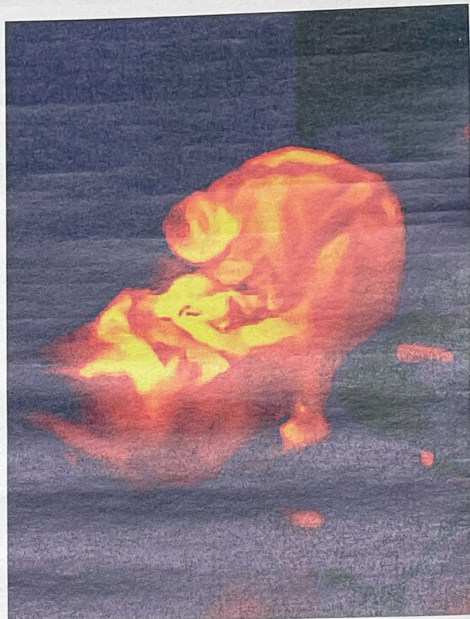
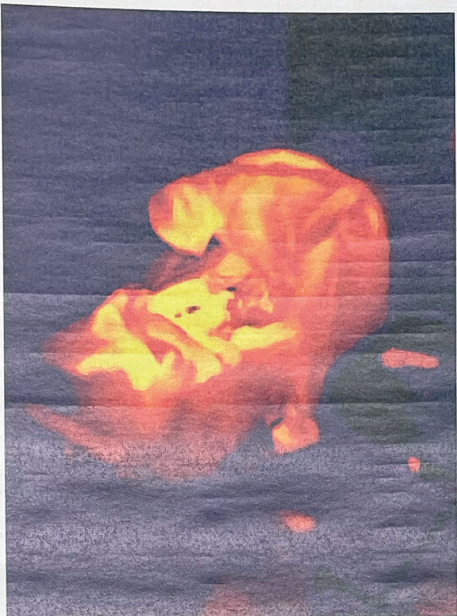
Le dernier en date, *Virus*, documente la pandémie du Covid comme lui seul pouvait le faire. Un acte de résistance artistique énergique quand le monde se rétractait dans la stupeur. « *Un ex-voto à la mitrailleuse* », dit-il. Des milliers de photos prises pendant le confinement, en immersion dans les rues et les hôpitaux avec l'imagination en bandoulière : une caméra thermique qui réagit aux écarts de tempéra-

ture, une sensibilité infrarouge qui irradie la ville et les corps, leur donne des contours flous, électriques et fantomatiques. L'ouvrage est énorme, forcément. Antoine d'Agata l'a composé dans le feu de l'action, « *sans même avoir le temps de réfléchir à l'édition des images* ». Il en a accumulé plus de six mille pendant ses déambulations à Paris, autant à l'intérieur des hôpitaux. Elles sont visibles sur Internet dans un montage baptisé « *La Vie nue* », et il les publiera bientôt à nouveau dans un recueil allégué.

Le travail l'a laissé épuisé. Il l'a commencé dès l'annonce du confinement, dans les rues de la capitale sur lesquelles s'étendait un silence d'apocalypse. Il zonait avec ceux qui se trouvaient dehors, les SDF, les policiers, les infirmiers, les toxicomanes... Il rentrait ensuite dans les bureaux désertés de

Magnum, où il dort sur un canapé quand il est à Paris (son seul port d'attache est un studio à Arles). Des semaines sans personne à qui parler. Ni dehors, où les autres étaient fuyants, ni dedans, où ils étaient absents. Juste quelques rares communications téléphoniques, des livres qu'il annotait fiévreusement et des boîtes de conserve qu'il se faisait réchauffer. Il travaillait en toute intensité, ne se posait pas la question de ce qu'il allait photographier, mais de ce qu'il allait vivre. Opiniâtre, enragé, dans « *le refus de l'art qui n'affecte pas l'existence* ». « *Comment traverser ce moment unique et le ressentir avec force ?* » se demandait-il. Dans quelle position ? Avec quelle responsabilité ? Avec un aplomb de frondeur, il se défie toujours de la photographie qui ne serait qu'un compte rendu, « *une prise de notes journalistiques* ». L'idée de la caméra à sensibilité thermique s'est imposée d'emblée. Il l'avait déjà utilisée après les attentats du Bataclan pour photographier les lieux de culte. « *Je me suis souvenu que ça montrait autre chose. Une réalité intangible, invisible, la menace, la peur... L'appareil capte la chaleur et pas la lumière, c'est comme si on entrait à l'intérieur des êtres.* » »

Soins intensifs dans une unité Covid, 2020. Photos prises avec une caméra à sensibilité thermique.



» Dans les hôpitaux, le photographe marseillais a attendu longtemps avant de pouvoir pénétrer. Une commande du *New York Times* pour un portrait de Didier Raoult lui a ouvert les premières portes. Il en a profité. La nature des images, le flou qu'elles entretenaient sur les corps et les visages, l'empathie avec laquelle elles rendaient compte du drame et de la folie ont convaincu les médecins de le laisser travailler en liberté. « *Un langage photographique que tout le monde acceptait. Les soignants appréciaient de voir leur quotidien montré à travers le prisme des sensations et des gestes, avec des questions plus existentielles que documentaires. Les patients me laissaient faire en espérant que "ça serait utile".* » À Marseille, à Bordeaux, à Nancy, à Paris, d'Agata a accompagné toutes les étapes de l'épidémie. De la consultation à l'autopsie, en passant par la manipulation, l'intubation, le nettoyage des corps. Il découvrait après coup des clichés aux couleurs stridentes où les corps semblaient s'enlacer alors qu'on les lavait de leurs excréments. Dans certains établissements, il a passé des jours et des nuits. À l'étage réservé aux malades du Covid, parfois dans le service même, entre veille et sommeil, entre vie et mort, enregistrant chaque

« Je ne viens pas raconter une histoire, mais l'imposer, pour que les gens en prennent plein la gueule. »

mouvement jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ne plus savoir quoi photographier : « *J'en suis sorti lessivé, physiquement et photographiquement. Mais je me devais de vivre cette situation de l'intérieur. L'hôpital, j'en sortais grandi à chaque fois, moins inquiet de la mort. J'étais chargé de l'abnégation et de la force des soignants. En même temps, la dureté de ces expériences abîme et fragilise, on y laisse toujours quelque chose. Rien n'a changé depuis mes premiers voyages vers 1998, à Nuevo Laredo, ville-frontière mexicaine d'une violence extrême. Le jour où j'en étais reparti, en passant la frontière en autobus, je m'étais effondré en larmes. J'étais content d'avoir été accepté par ceux que j'avais photographiés, d'avoir vécu avec eux, d'avoir franchi les limites. Mais le désir de créer croisait la noirceur de tout ce que j'avais absorbé. Toujours le même processus, les rencontres, les déchirements, les pleurs... »*

Émule du Céline qui disait « *une biographie, ça s'invente!* », Antoine d'Agata n'en finit pas d'imaginer de nouvelles stratégies pour plonger dans les tréfonds d'une humanité chancelante, pour partager ses désirs, ses angoisses et ses vertiges. « *J'ai toujours voulu être là où se nouaient des enjeux politiques.* » Depuis sa jeunesse rebelle à Marseille, entre punk et gauche prolétarienne, bagarres

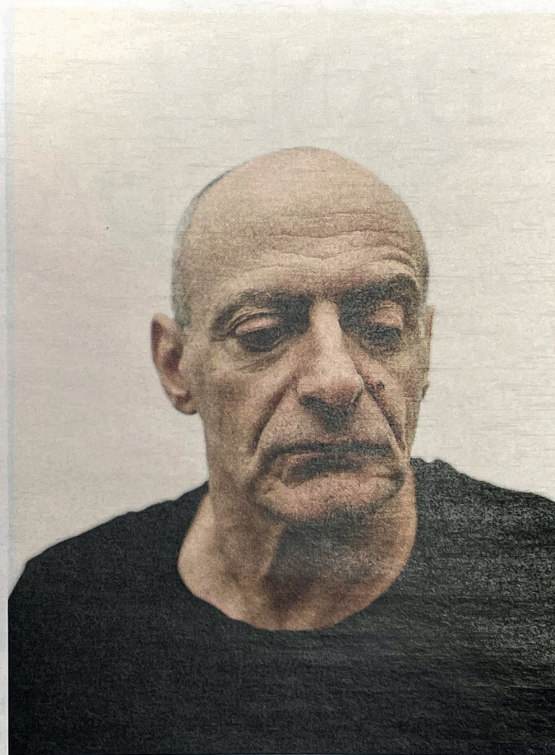
contre les militants fascistes et grands trous noirs de la drogue dure, son parcours est semé de combats et de slogans hallucinés. « *Le seul critère valable est de mesurer le monde à l'échelle de ses propres peurs* », écrit-il dans un de ses textes manifestes. Ou « *la seule entreprise légitime est la transgression des limites* ». Au début des années 1990, à New York, la photographie apprise aux côtés de Nan Goldin l'a mené dans cette quête. « *Elle m'a permis d'aller là où je n'aurais pas toujours eu la force de m'aventurer.* » Sur tous les fronts du désordre mondial, du Chiapas aux géôles libyennes, de la Bosnie à Fukushima, des chambres de Phnom Penh aux camps de migrants en Europe de l'Est. « *Je photographiais des gens en train de mourir pour les montrer à ceux qui les laissent mourir, disait-il entre deux de ces voyages. Je ne viens pas raconter une histoire, mais l'imposer, pour que les gens en prennent plein la gueule.* » La passivité est pour lui la « *véritable obscénité* », tout ce qu'il fuit,

la normalité, le confort, le quotidien, la vie ordinaire, la vie simple.

Il a 59 ans à présent. L'usure physique, il l'éprouve au moment de repartir, même s'il se sent solide, élevé « *au jus de sang* » quand il était jeune ouvrier dans les abattoirs marseillais. « *Il faut trouver l'énergie. Mais arrêter serait un reniement. C'est un choix vital d'atteindre l'inconscience et d'aller jusqu'au bout.* » L'usage de la drogue l'a ravagé, mais elle fait partie du pacte que le photographe a passé avec l'existence. Et avec son art. « *Elle me permet de me maintenir dans une position périlleuse, extrême, au bord de l'abîme. Elle me permet aussi de vivre à un degré d'intensité que, sans elle, je ne serais plus capable d'atteindre, elle m'aide à pallier l'usure, la fatigue... »*

Pendant son voyage mexicain, Antoine d'Agata a prévu de consommer du « crystal meth », la méthamphétamine, une drogue particulièrement active avec laquelle il vit des cycles très courts et très violents. Qu'en rapportera-t-il ? Il n'en sait rien. L'instabilité est extrême. Il n'est pas sûr de

pouvoir mêler encore l'expérience et la photographie, mais la seule résistance possible est de rester dans la marge, avec « *amour, désir, solidarité* ». De se nourrir des rencontres et des sensations les plus extrêmes, « *rechercher la fièvre* » comme le faisait l'un de ses maîtres en intransigence, le peintre Francis Bacon. Son livre sur le Mexique racontera l'infamie de la violence d'un pays dont les convulsions extrêmes ne sont pas étrangères à la dureté des drogues qui font accomplir des voyages et des actes hallucinants. Cet ouvrage ne sera qu'une étape de plus avant le livre total, « *le livre pour finir* », un récit en images pour refaire l'Histoire depuis la Première Guerre mondiale, la consommation de drogues dans les tranchées, les amphétamines du III^e Reich et celles des kamikazes, les drogues de la contre-culture des années 1960, cette fuite en avant dans le désordre et la barbarie qu'on peut raconter mais dont on ne revient pas ●



À LIRE

Francis Bacon/
Antoine d'Agata,
éd. The Eyes
Publishing, 45€.

À VOIR

La Vie nue,
montage de la série
sur le confinement
<https://youtu.be/aexsJAeHIGM>